



La maison d'Ebel à Fegersheim
 Peinture d'Henri Ebel (Collection Henri Beecke)
 Photo A. Divisch

HENRI EBEL

Les Alsaciens qui ont si bien entouré Henri Ebel, papa Ebel, comme l'appelle Robert Heitz dans la plaquette imprimée pour le quatre-vingtième anniversaire du peintre, ont certes tous les droits de prétendre connaître et apprécier son œuvre mieux que ne peut le faire un étranger qui l'aborde sans préparation, et se trouve plongé tout à coup dans un monde pictural absolument différent de celui auquel il s'est accoutumé. Henri Ebel, le maître de Fegersheim. Qu'on m'en excuse, et que Fegersheim me pardonne : j'ai traversé ce

charmant village, qui ressemble à beaucoup d'autres villages de la plaine du Rhin, et je n'arrive pas à confondre son image avec celle d'Henri Ebel. Entre l'homme et le lieu où il vit, le lien est plus ou moins étroit, et surtout plus ou moins accidentel. Quelquefois on ne saurait les concevoir l'un sans l'autre. Et c'est la source de bien des incompréhensions, de bien des aigreurs. Tel artiste local est jugé très différemment par ses compatriotes et par les gens de l'extérieur : il est vrai que les seconds négligent par nécessité certaines valeurs sentimentales aux-

quelles les premiers sont plus sensibles. Qui a raison? Nul ne départagera les adversaires et la postérité elle-même commet assez d'erreurs pour que son jugement soit toujours passible d'appel.

Et certes, si j'en crois les apparences et l'opinion de ses amis, la personne d'Henri Ebel n'est guère séparable de Fegersheim où il a passé presque toute sa vie, où il a exercé son métier de décorateur d'églises et de doreur. Bien sûr, son crayon soigneux a dessiné les hommes et les femmes de son village — mais ne s'imposaient-il pas à lui? Bien sûr, dans ses scènes de basse-cour ou dans ses nocturnes, les initiés reconnaissent tel ou tel coin de Fegersheim — mais n'est-ce pas la destinée commune à tous les peintres et qui ne préjuge rien de ce qui se passe en eux, et qui est l'essentiel? Or le dedans de l'artiste me paraît avoir été assez bien protégé. Dans ses curieux petits vers, d'un tour gnomique si savoureux, si vous ne découvrez que la naïveté, prenez garde à l'ironie, et demandez-vous si cette ironie n'est pas une défense :

« Da gaffen sie einen an wie Kälber »
Wenn man sagt, ich dicke alles selber ».

Evidemment Ebel ne jouait pas les incompris, cependant peut-on voir dans ce distique autre chose que l'aveu de sa supériorité sur ce qui l'entourait ?

De même ne faut-il point prendre pour une absence de culture artistique son ignorance avouée de la peinture contemporaine. Replaçons-le à sa date. Il est né en 1849, la même année que Carrière, un an après Gauguin. Cet enfant du Palatinat n'a d'ailleurs jamais regardé du côté de la France. Seulement ses affinités ne sont pas beaucoup plus nettes avec les Allemands de son âge ou à peu près. Ne parlons pas de Liebermann hanté par l'impressionnisme, parlons plutôt de Leibl, qui est de cinq ans son aîné. A cause de sa prédilection pour les spectacles familiaux, de son goût pour le terroir, Leibl n'est pas un mauvais terme de comparaison. Or le villageois Ebel marque une curiosité bien moins vive que lui du pittoresque local.

Ce qu'il était allé chercher au loin, à Munich, pour le rapporter à Fegersheim, ce n'était pas un art mais un métier, un métier solide et sérieux qui nourrit son homme. Seulement un séjour à l'école des arts décoratifs de Munich ne s'accorde guère avec un trait d'ignorance monumentale et peut-être légendaire, comme celui qu'on cite : « Der Courbet, der kann doch was... » se serait-il écrié, comme on lui parlait avec admiration de ce maître.



Ferme à Fegersheim
Peinture d'Henri Ebel (Collection Henri Beecke)
Photo A. Divisch

Si l'histoire est vraie, ne s'agit-il pas d'une fin de non-recevoir destinée à décourager la curiosité? Ignore qui *veut* ignorer. Je sais : il y a le cas du douanier Rousseau, mais il me paraît tout à fait arbitraire de rapprocher cet employé d'octroi qui, en vérité, n'avait presque rien vu, du technicien très exercé qu'était Ebel. Pour le Denkmalarchiv celui-ci a exécuté de nombreux relevés de fresques. Son crayon est fort habile et souple, il excelle à rendre les différences de valeur sans rien perdre de sa précision. Quant à son métier de peinture, il est des plus curieux, car Ebel se sert de la détrempe avec une virtuosité et une liberté propres à étonner ceux — et c'est le cas des trois quarts des artistes — qui ne se doutent plus des ressources que peut offrir cette technique à laquelle il demande des empâtements semblables à ceux de l'huile.

Qu'est-ce à dire, si non qu'Ebel ne demande à connaître ni ses contemporains, ni ses prédécesseurs immédiats? C'est un original, au sens pur et fort du terme, un sens qui s'est un peu perdu par suite de l'abus qu'on en a fait.

On ne recherche point, d'habitude, cette originalité dans ses dessins. On a tort. Dessins de myope, de primitif, tout à fait exempts de pittoresque, leur sévérité même les rend étonnamment caractéristiques. Le modèle est assis sur une chaise, les deux mains croisées sur le ventre; il pose, immobile, comme chez le photographe. Le visage est étudié avec un soin qui ne laisse aucune place à l'équivoque, mais cette minutie n'empêche pas qu'Ebel a l'instinct du grand dessinateur : le trait essentiel, il l'obtient sans doute peu à peu, à force de travail, mais il sait le dégager, lui donner sa place de « commandement ». Grâce à cette conscience, tel portrait d'enfant, avec ses traits au repos, son expression quelque peu obtuse fait songer à Albert Dürer. Mais Ebel a besoin de l'appui immédiat du modèle : il dessine fort mal de pratique. Les mains sont curieuses à observer : tantôt totalement insignifiantes et molles — c'est qu'il les a regardées comme des accessoires — tantôt vivantes et d'une précision qui ne laisse rien à désirer — c'est qu'il leur a donné son attention vigilante.

Il y a donc d'abord, chez Ebel — peut être comme chez tout grand artiste digne de ce nom — un transcritueur minutieux et passionné de ce qui l'entoure. Ce pouvoir suffit à certains de ses tableaux. Je songe en particulier à l'un des plus forts, un simple intérieur que possède le peintre Beecke. L'unité d'atmosphère y atteint à la perfection, un cadre suspendu au mur fait battre d'émotion le cœur de ceux qui sont sensibles à un effet d'ordre plastique. Peinture d'intimiste : ceux qui célèbrent en Ebel le maître de Fegersheim auraient-ils raison ? Qu'ils observent cependant combien leur héros est indifférent à la qualité propre des objets qu'il peint : il est trop clair qu'en tant qu'objets ils lui sont absolument indifférents, ce sont de purs prétextes à peinture.

Mais voici autre chose, de curieux drames de basse-cour, assez encombrés, au premier plan très « fait », tandis que le second plan est traité avec beaucoup de largeur et qu'un ciel nuageux, presque tragique, pa-

raît d'un sentiment bien peu proportionné à la scène qui se joue, et qui est du domaine de genre. Dans ces ouvrages le « morceau » est extrêmement séduisant, et l'artiste se révèle parfois un animalier vigoureux — aussi propre, en somme, à étudier un coq qu'un personnage, mais l'ensemble trop sacrifié laisse rarement place à un plaisir complet.

Un pas de plus, et ce sont les fameux « nocturnes ». Violet, bleu, jaune : le registre est des plus simples. A la fin peut-être, le violet deviendra dur et viendra à désaccorder le tableau quand l'acuité de l'œil se sera affaiblie. Quelques masses, une source lumineuse généreusement empâtée, et d'où partent, matérialisés, les rayons que l'obscurité ne tarde point à arrêter, à absorber. J'avoue que Fegersheim me paraît bien loin. Naturellement vous pouvez avoir raison contre moi : cette masse de maisons, je la retrouverai en me promenant, ce soir sur la route; ce pavé est celui qui en forme le sol; ce réverbère n'est autre que celui du coin de la ruelle. J'admets tout cela. Mais vous êtes en train de confondre deux choses : la faculté d'observation, qui est indispensable à tous les peintres et qui sert de béquille aux plus grands visionnaires, qui leur permet à communiquer

avec leurs semblables, et le don de transformer le monde comme ils l'entendent et d'imposer cette transformation aux autres — ce qui est proprement le don de poésie. Peut-être qu'un jour, les gens ne consentiront-ils plus à voir le village de Fegersheim que sous l'aspect que lui a donné Ebel, mais ce sera le fait d'Ebel, non de Fegersheim.

O Kunst, du höchstes

[Mirakel,

a-t-il écrit lui-même, et, comme l'ironiste ne perd point ses droits :

Wie ist dein Lohn so

[miserabel.

C'est qu'en vérité il devait parfaitement se rendre compte que la récompense d'un art comme le sien, il ne la pouvait trouver qu'en lui-même.

Pierre DU COLOMBIER.



Intérieur

Peinture d'Henri Ebel (Collection Henri Beecke)

Photo A. Divisch